



16 x 24

21,90 €

380 pages

Contact Presse

Marie-Hélène Doré

06 60 40 41 04

marieln@noos.fr

Alphonse et Marguerite

Un amour épistolaire dans la tourmente de la Grande Guerre

Auteur : Frédéric Chémery

parution : Avril 2014

Sujet

Le 11 octobre 1914 au matin, le sergent Robert Tailliez, 26 ans, est atteint d'une balle à la tête dans le combat de Champlon, aux confins des départements de la Meuse et de la Meurthe et Moselle. Sans nouvelles, Alphonse Chémery, son camarade du front hospitalisé à Dinard, lui écrit à son domicile.

C'est Marguerite, veuve de Robert, qui lui annonce la nouvelle de sa mort. S'ensuit une correspondance ininterrompue de près de 800 lettres entre Alphonse et Marguerite, de décembre 1914 à février 1919.

Auteur

Frédéric Chémery est le petit-fils d'Alphonse et Marguerite. Instituteur à la retraite, amateur d'histoire.

Après la découverte de la correspondance de ses grands-parents dans une pièce de la maison familiale restée intacte, il se trouve plongé dans la Grande Guerre, partageant les émotions des deux épistoliers.

Riche de ces 800 lettres échangées entre 1914 et 1919, il en a sélectionné les extraits – sans rien modifier du style ni du contenu – qui retranscrivent dans la chronologie l'émouvante histoire d'amour d'Alphonse et Marguerite, dans l'atmosphère toute particulière de la Grande Guerre, tant sur le front qu'à l'Arrière.

« Je me souviens de la maison d'Alphonse rue Châtelaine dans la ville haute de Laon. À l'étage une pièce reculée, dans laquelle il était défendu de pénétrer. Il se disait que c'était la pièce de Marguerite, cette grand-mère inconnue, ravie trop tôt à l'amour des siens, rendue encore plus mystérieuse par cette interdiction. Il se disait également qu'Alphonse venait s'y recueillir et qu'il entretenait le souvenir de sa grande, de sa Guite tant-aimée. Rarement, j'en ouvrais la porte et restais sur le seuil. » -

Frédéric Chémery

Thiais, mardi 30 octobre 1917

Monsieur,

J'ai été très heureuse de faire votre connaissance, j'ai retrouvé en vous beaucoup du caractère de mon Robert. J'espère que si vous avez l'occasion de passer par Paris vous reviendrez embrasser mon Coco ; souvent il parle du grand ami de son petit papa. Depuis votre visite j'ai souvent pensé à la joie de notre Robert s'il avait pu vous faire admirer son fils.

J'ai eu papa souffrant du cœur ces temps derniers. Que ferais-je s'il venait à me manquer, je n'ose y songer.

Ma belle-mère et ma belle-sœur sont toujours auprès de nous, pas pour longtemps, car ma belle-sœur va être obligée de travailler et l'habitation à Paris devient obligatoire.

Mon chéri vous envoie ses meilleures caresses. Mon père vous envoie ses amitiés et recevez l'assurance de mes meilleurs sentiments.

M. Tailliez,

.....

Saint-Étienne, le 26 février 1918

Mon amie chérie,

(...) Dans la crainte de rater le départ du courrier, je vous adresse ces seules paroles : je vous aime ma grande amie, d'un amour dont je suis sûr, car il n'a sa source que dans l'idéale affection fraternelle que je vous porte et que vous me rendez ; que je porte à celui que je considérerai peut-être un jour comme mon fils tout à fait. Le bonheur est accessible.

Alphonse.

.....

La Baule, jeudi 3 octobre 1918

Je reviens de la vigne, ma gaieté revient quand je me retrouve en plein air. J'aurais aimé à être fermière, vivre au milieu des bêtes. (...) MM. les boches, s'ils avaient un œil ici, seraient loin d'être satisfaits. On a compté vingt-deux transports arrivant à Saint-Nazaire, ils sont entrés au port avec la marée montante, et ils ne se sont pas privés de tirer le canon. Le sentiment qui s'empare de vous en voyant tant de renforts arriver est inénarrable, qu'ils soient le vrai signe précurseur de la fin ! (...)

Votre câline.